

Date : 2018-05-19 13:21

Sujet : 25- Récapitulation pour clore le semestre

Après le parcours que nous avons effectué cette année à propos de l'hallucinoire et qui nous a conduit à relire attentivement « Psychologie des masses et analyse du moi », il convient sans doute de tenter de jeter un regard rétrospectif et à essayer de tirer quelques conclusions. Celles-ci seront nécessairement provisoires, dans la mesure où nous ne croyons pas à l'établissement de vérités éternelles. Mais en voulant récapituler et même conclure, il est inévitable que nous donnions des versions quelque peu « durcies » des concepts que nous avons examinés dans leur fluidité, voire parfois leur ambiguïté.

Le diagramme proposé dans le document précédent nous servira d'organisateur de cette récapitulation. Je le reproduis au bas du présent texte. Je rappelle qu'il convient de parcourir ce diagramme dans le sens anti-horaire et commençant par l'Acte, placé en haut et à gauche. Au commencement était l'Acte, c'est la fameuse citation que Freud emprunte à Goethe et qui clôt *Totem et tabou*. Nous ne nous contenterons pas de la citer une fois de plus et soulignerons au contraire sa très grande actualité, c'est le cas de le dire, attestée également par les conceptions les plus contemporaines en neurosciences.

L'acte, c'est-à-dire, comme le montre le diagramme, quelque chose qui est aux antipodes de la pensée quoiqu'inséparable d'elle, et qui se retrouve à la fois dépassé et repris [1. C'est la notion d'*aufhebung*, qui se traduit parfois par « dépassement-conservation », d'autres fois par « relève ». Notion hégélienne mais dont Freud fait clairement usage, notamment dans *La Négation* (1925).] dans quelque chose qui lui ressemble, l'action. La continuité et la différence entre ces notions d'acte, pensée et action se constate aisément si l'on suit Freud quand il déclare que la pensée est elle-même une action expérimentale, à faible dépense d'énergie. C'est comme si la pensée était donc une action commise dans un espace virtuel. Mais il n'y a pas que l'action qui peut trouver à se produire dans un espace virtuel; l'acte aussi a son vis-à-vis immatériel: c'est l'hallucinoire. Cela mérite quelques commentaires, parce que il est contre-intuitif de situer l'hallucinoire du côté de l'acte.

Une première remarque consiste à noter que du côté gauche du diagramme, donc du côté de l'Acte et de l'halluciner, il n'y a pas de sujet. *Cela agit, cela hallucine*. Nietzsche est allé jusqu'à affirmer que tout aussi bien « cela pense » ou

« il pense » (comme on dit « il pleut »), ce qui est juste, à cette exception près que lorsque des pensées se produisent en nous et que nous les assumons, nous nous assumons en même temps en tant que sujet de ces pensées. La situation devient alors plus complexe: « cela pense » en moi, de la même façon que « cela agit » ou « cela rêve », mais la pensée authentique nous incite à nous poser comme pensant, alors qu'on est porté à croire qu'un agir, ou un rêve, cela s'est passé malgré nous, sans notre consentement. Or la pensée non plus ne demande pas notre consentement, mais lorsqu'elle s'impose et que, passée au crible de la critique, elle se maintient, alors nous l'embrassons volontiers au point d'en faire le témoin de notre existence. Descartes propose « Je pense, donc je suis », et bien que la logique de cette assertion soit discutable dans la forme proposée, on pourrait peut-être dire: « *Cela* pense et un "je" finit par se constituer ». Comme Aulagnier le montre dans *La violence de l'interprétation*, le « Je » est inséparable du discours, et n'est en fait que le « discours du *Je* sur le *Je* ».

Tout cela peut sembler bien « intellectuel » (au sens péjoratif qu'on donne, va savoir pourquoi, à ce terme de nos jours). Cela peut sembler aussi éloigné des préoccupations cliniques quotidiennes des psychanalystes. Or rien n'est plus faux. Car comment s'orienter dans sa pratique si on ne sait distinguer entre ce qui relève de l'acte ou de l'action ?

Examinons le diagramme. Sous « acte », nous trouvons décharge, répétition, psychologie de masse, suggestion... rien, donc, qui relève de la prise de position individuelle, assumée; rien qui donne un sujet capable de prendre ses responsabilités, de reconnaître ses désirs. Tout ce qui est nettement à gauche du pointillé rouge pourrait se résumer en un « *C'est plus fort que moi* » ou le « C' » désigne bien l'impersonnel, le Ça si l'on veut, l'inconscient, l'actuel. Ce « pas de sujet » est important puisqu'il ne signe pas une absence complète de responsabilité assumée par un sujet, mais le fait que le sujet qui vient consulter l'analyste est bel et bien divisé, qu'il est en proie à des éléments dont il n'a pas la clef et dont il voudrait bien se départir ou se déresponsabiliser, mais dont il sent bien que cela est « en lui » bien qu'étranger: « *etwas andere* » (« quelque chose d'autre »), écrit Freud dans « Le moi et le ça ». Cette « étrangeté », selon le mot de Laplanche, on ne peut cependant pas la détacher de soi, sauf dans le délire et l'aliénation radicale. « Cela » nous colle à la peau et ne nous lâche pas. Le but général de toute analyse est justement d'amener autant que faire se peut « cela » du côté du « je ». C'est la fameuse conclusion de Freud à la fin de « La décomposition de la personnalité psychique » (1932, Nouvelles conférences):

« *Wo Es war, soll Ich werden* », « Là où était du Ça, là du Je adviendra ».

Conclusion à examiner dans toute son ambiguïté: Freud en parle comme de l'assèchement d'un marais salant, laissant entendre qu'on pourrait ainsi assécher au moins une partie du Ça et le transformer en Je. Mais si nous disons avec Nietzsche que « ça pense en nous » (et c'est de Nietzsche que Freud a pris l'idée d'un Ça, grâce à une remarque de Groddeck), alors la fameuse conclusion de Freud peut aussi vouloir dire: là où il y a du Ça, le Je peut désormais se sentir plus à son aise, se dresser moins raide contre l'autre-chose en lui. Le Je peut en venir à reconnaître et à tolérer que là où il y a du ça « il y aura encore et toujours de l'autre » (Laplanche), que l'issue d'une analyse n'est pas de se débarrasser de cet autre-chose, mais de mieux s'arranger avec.

Et l'hallucinoire dans tout cela ? On se souviendra qu'au début de l'automne j'avais présenté un bref aperçu des positions de Julian Jaynes, cet auteur qui a postulé que les humains ont longtemps fonctionné avec un esprit « bi-caméral » (à deux chambres): hallucination et action, c'est-à-dire en l'absence de pensée critique, de « Je ». Pour Jaynes, cela décrit une époque historique qu'il considérait attestée par maints documents et artefacts et à laquelle, avec l'invention de l'écriture, aurait succédé la période actuelle où la pensée critique est possible. Nous n'avons pas nécessairement à prendre position à ce sujet pour constater que l'hallucinoire est en effet une sorte de proto-pensée; pas une pensée véritable, mais une première forme de « virtualisation » qui concerne l'acte. L'acte et non l'action, puisque nous définissons avec Arendt l'action comme une intervention délibérée, assumée, donc « pensée » dans la sphère sociale, dans l'histoire.

Une autre façon de dire les choses serait donc que la psychanalyse conduit le sujet *de l'acte* (de la répétition, de la tendance à la décharge) à *l'action* (capacité de délibération, de retardement de la décharge réflexe). L'hallucinoire sous toutes ses formes se situe entre ces deux pôles, avant la pensée, mais ayant déjà dépassé l'acte du fait de se déployer dans un aire virtuelle. Ainsi le rêve et le fantasme ne concernent que des *actes virtuels* réalisant, satisfaisant, sous forme de compromis, le souhait inconscient. Ces actes virtuels ont l'avantage d'exprimer et d'accomplir (virtuellement, hallucinoirement) le souhait sous-jacent sans affronter le danger que comporterait un acte réellement perpétré. Mais ici il convient de remarquer une confusion possible: l'accomplissement *hallucinoire* du souhait n'est pas de l'ordre de la satisfaction réelle. La satisfaction est elle aussi toute virtuelle. On a coutume de donner ici l'exemple du fait que le

nourrisson qui hallucine le sein ne voit pas sa faim satisfaite — ce qui est évidemment vrai. Cependant, le manque de satisfaction réelle n'est pas vraiment ce qui devrait nous préoccuper, puisque le souhait inconscient que le rêve (ou l'hallucination) est destiné à satisfaire n'est pas de cet ordre « auto-conservatif ». Freud a peut-être ici pêché par « behaviorisme » avant la lettre en faisant surgir l'hallucination et le désir à partir du retard de la mère à satisfaire la faim. Cette hallucination du sein, comme coordonnée sensorielle du lait à venir, peut bien se produire — nous n'en savons rien, mais l'hallucination, en rêve ou autrement, de ce qui nous manque gravement, nous suggère que cela se peut. Cependant, là n'est pas l'essence de l'hallucinatoire qui nous concerne. Le souhait inconscient qui intéresse la psychanalyse concerne non pas le lait ou le nutriment quel qu'il soit, mais le sein en tant qu'objet séducteur, excitant. Le pulsionnel se distingue en effet de l'instinctuel par le fait que là où l'instinct vise l'apaisement par l'objet approprié (objet du besoin, objet auto-conservatif), la pulsion recherche plus d'excitation: c'est l'objet excitant qui est visé.

L'hallucinatoire, c'est-à-dire le rêve, le fantasme, l'illusion n'apaisent pas, mais *incitent*, ils ont partie liée avec la poussée de la pulsion. Rêver, imaginer, c'est déjà viser une action. Leur seul « défaut » par rapport à la pensée et à l'action qui lui est associée, c'est de faire fi de la réalité partagée, de ne se dérouler que dans l'espace virtuel ou alors, dans la perversion, de traiter l'autre humain comme un objet partiel ou virtuel. Passer de l'halluciner au penser, et de là à l'action, cela demande quelque chose de plus.

Qu'est ce quelque chose de plus ? C'est l'examen de réalité qui est un détachement, voire un renoncement à la satisfaction virtuelle un deuil aussi de l'excitation permanente (effet, ultimement, de la pulsion sexuelle de mort). C'est la reconnaissance de l'autre humain comme d'une part excitant, mais aussi comme limitant l'excitation infinie du pulsionnel. C'est le passage de la pulsion (dont l'objet est l'objet partiel) à l'amour (dont l'objet est l'objet total). Cela comporte un *deuil*, qui est notre mode de symbolisation par excellence. L'élaboration psychique est donc indissociable de l'élaboration d'un deuil. Maintenir en vie le psychique, le penser, cela demande un renoncement à la décharge mais aussi une véritable prise de risque: le risque de la parole et de l'action dans le monde réel (à ne pas confondre avec le Réel tel qu'il contraste avec le Symbolique). Ce monde réel est au contraire un monde où la symbolisation permet une véritable circulation de la parole et du sens entre les êtres, c'est la réalité partagée et pouvant être modifiée par autre chose que

l'illusion et l'hallucination, c'est-à-dire par l'action inscrite dans l'histoire, ce qui comporte la reconnaissance de l'autre en tant que sujet égal à soi.

ADDENDUM

Masse, énergie et transfert (2017-XI-04)

Contrairement à ce qui se présente à l'expérience subjective, la masse ne se forme pas à partir d'individus qui convergent vers elle; c'est bien plutôt l'individu qui *émerge* de la masse, s'en dégage, s'en différencie. Mais l'appel à la reconstitution de la masse est constant et puissant: en termes darwiniens élémentaires on peut considérer que la masse originaire promet au sujet individuel sécurité (autoconservation individuelle) et opportunité sexuelle (reproduction de l'espèce). Le fonctionnement en groupe social est donc l'état de base de l'humain, comme cela a été dit depuis longtemps. Mais ce qui lui est le plus spécifique est que la structure sociale, auto-régulée chez les fourmis ou les abeilles, est bouleversée par cette « trouvaille » de l'évolution qu'est l'apparition du sujet individuel, c'est-à-dire du membre de la masse capable de penser en dehors des effets suggestifs de celle-ci, voire à son encontre.

Le fait notable est que l'émergence de l'individu se fait à travers le processus même qui sert au maintien et à la reproduction de la masse, soit le traitement de l'information dont la masse a besoin pour sa survie et son extension, information pour laquelle chaque membre individuel a une fonction qu'on pourrait dire d'antenne ou d'agent. Dans un premier temps, cet agent individuel n'est que l'extension de la masse, ne pense pas différemment d'elle. Il exécute les fonctions attendues de lui avec fidélité et peu de créativité. Julian Jaynes, avec des hypothèses audacieuses autant que controversées, a théorisé cela en postulant un « esprit bicaméral » (bicameral mind) dont auraient été dotés les humains jusqu'à environ la fin du 3^e millénaire avant notre ère. Il faut entendre par bicaméral un esprit se subdivisant essentiellement en une « chambre » de réception des directives et instructions, au besoin hallucinées, venant de l'autorité, et une autre « chambre » vouée à l'exécution de ces ordres. Toutefois, selon Jaynes, l'invention de l'écriture et donc la possibilité de porter les ordres du centre vers une périphérie de plus en plus éloignée, jusqu'à la frontière d'avec d'autres groupes sociaux, aurait exposé les agents individuels à des situations que le centre n'aurait pu prévoir, ce qui aurait fini par mettre en

crise le système « bicaméral » et forcé l'individu à trouver des solutions inédites, bref à se mettre à penser par lui-même. La pensée au sens moderne serait venue se substituer à la mémoire de type hallucinatoire.

Mais penser par soi-même est dangereux, puisque cela met le sujet à part de la masse, l'expose à perdre la solidarité de ses congénères et donc à l'isoler aussi sur le plan sexuel. Ce risque de privation de jouissance, peut s'avérer ultimement à un danger mortel. C'est sans doute pour cette raison que l'appel au retour à la psychologie de masse exerce un pouvoir si grand.

Pourtant, l'émergence de l'individu créateur — effet, comme déjà dit, de l'évolution même de la masse —, ce sujet pensant par lui-même, est un élément essentiel de l'avancement de la culture de la masse. On voit donc que cette masse se différencie en fonction de la *contradiction* qui apparaît en son sein. Contradiction, c'est littéralement : dire le contraire. La contradiction est un moteur de l'évolution et l'on sait que les sociétés démocratiquement les plus avancées sont celles capables justement de tolérer en leur sein la contradiction. Ces sociétés tolèrent plus que les autres qu'un ou des individus puissent s'opposer à la mentalité collective. Mentalité de masse qui est toujours, par essence, conservatrice, mais qui a secrètement besoin de ces individus dont la pensée plus ou moins en contradiction avec ce conservatisme peut proposer des solutions originales aux problèmes nouveaux que la masse ne sait jusque-là comment résoudre.

Le problème que la masse doit résoudre en ce moment évolutif est de comment préserver sa cohésion en dépit de l'émergence du penseur individuel, et donc de la pensée critique. Le danger encouru par l'individu de perdre l'amour et/ou la sécurité se charge de cette mission: cette menace soutient, au sein de l'organisation psychique individuelle, des représentants efficaces de la masse. Cela veut dire que l'appel au conformisme, à la mentalité de groupe est très puissant, et cependant nous avons absolument besoin que des individus y résistent précisément pour donner à la pensée la possibilité de trouver des voies nouvelles.

Le texte *Psychologie des masses et analyse du moi* s'intéresse spécifiquement à cette question.

NOTES